

## entretien ■ entretien ■ entretien ■ e

## À propos de la culture populaire

### Rendre au peuple la culture !

■ **Antoine Prost** : Le terme d'Éducation Populaire est très connoté Front Populaire et Libération. C'est la Maison de la Culture (Association loi 1901), inaugurée en 1936, - dont Aragon est président -, avec un objectif très clair, et qui essaime dans toutes les villes de France. Aragon dit : « *Il faut rendre au peuple la culture d'hier et faire avec lui la culture de demain* ». C'est une opération de réappropriation patrimoniale. Il s'agit de remettre le peuple dans ses murs, dont il a été en quelque sorte chassé par la bourgeoisie. Il est chez lui dans les cathédrales. C'est là que nous retrouvons le film des bâtisseurs. C'est aussi une réappropriation patriotique où, pour le PC, Jeanne d'Arc, le 14 juillet, deviennent des fêtes consensuelles et pas le social fasciste.

Dans ce contexte naît *Peuple et Culture* avec son manifeste qui définit le militant culturel comme un révolutionnaire. Il est dans le domaine de la culture tout aussi révolutionnaire que le militant syndical l'est dans le syndicat.

■ **Jean Foucambert** : La Révolution étant cette réappropriation ?

■ **A.P.** : Oui, et en même temps la révolution socialiste, c'est-à-dire la prise de pouvoir par la classe ouvrière, classe universelle, classe porteuse d'avenir. C'est à son service qu'était la culture populaire.

### Quelle(s) culture(s) ?

■ **J.F.** : On observe aujourd'hui que l'idée de rendre au peuple la culture, c'est une position qui inspire tout le monde. Mais avant 1935 et Aragon, la gauche - et pas seulement les communistes - avait-elle vis-à-vis de cette culture une autre attitude ?

■ **A.P.** : Non. L'affirmation que toutes les cultures se valent, que la culture ouvrière est une vraie culture et qu'elle vaut bien la culture bourgeoise, est une expression postérieure : c'est le mouvement de 1968, avec la contre-culture, et l'idée que la culture dominante est un élément de l'appareil idéologique d'État. En fait, il n'y a qu'une culture, et c'est pourquoi il est important que les ouvriers se l'approprient.

■ **J.F.** : Mais quand Marx, dans la critique du programme de Gotha, dit « Ce n'est pas à la bourgeoisie de faire l'éducation du peuple », il ne signifie pas qu'il existe une culture ouvrière, ou prolétarienne, mais que les conditions de production des biens culturels et du patrimoine jouent un rôle important.

■ **A.P.** : Les deux ne sont pas nécessairement contradictoires. Pour Marx, il y a quand même des chefs d'œuvre (le Parthénon, des œuvres littéraires, de la musique...).

Je ne peux pas admettre de mettre sur le même pied Racine, Corneille, Molière et les petites saynètes de patronage qu'on

faisait jouer. Il y a une démagogie à dire que toutes les musiques se valent. Je reconnais des qualités à la musique de jazz, aux Beatles, mais Prokofiev, Mozart, c'est différent. Il y a des chefs d'œuvre, et l'idée que les gens puissent rester en dehors de ce paradis, c'est une mesure d'une injustice totale.

Car c'est cela l'idée de la **culture populaire** : la réappropriation de ce patrimoine. Cela suppose l'entraînement mental, toute une propédeutique, des fiches de lecture. Pour *Peuple et Culture* de l'origine, il n'y a aucun doute sur l'unité de la culture. Quand on dit La Culture : il n'y en a qu'une. Il n'y en a pas deux, et on n'a pas besoin de mettre un déterminant pour préciser de quelle culture il s'agit. Comme disait Ferry de la morale : la vôtre, la mienne, il n'y en a qu'une, celle de nos pères.

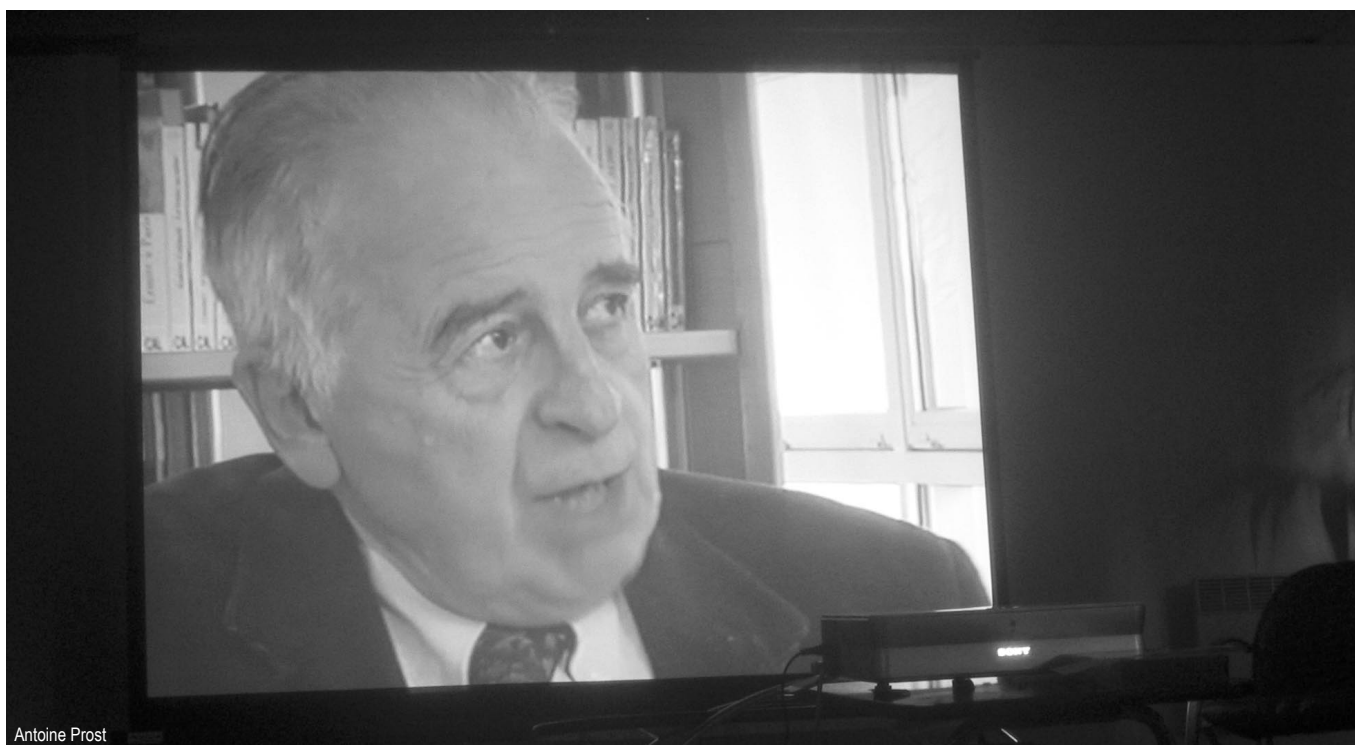
■ **J.F.** : Est-ce qu'il n'y a pas une distinction à opérer entre le patrimoine qui est le grand panier où on range les chefs d'œuvre, et la culture qui ne se confond pas avec

les grands objets, qui ne serait pas les objets, mais serait les rapports qu'on entretient avec la production de ces objets ?

La culture se situe dans le processus de production, le partage de ce processus, dans le rapport de chaque homme à ces objets. État qui, pour l'instant, n'est pas commun.

■ **A.P.** : En effet, et je ne définirais pas un homme cultivé par sa connaissance des chefs d'œuvre. Cette connaissance peut faire un pédant, un érudit, un rat de bibliothèque, et aussi un homme cultivé. Mais c'est un contre-travail.

Un homme cultivé se définit par une certaine richesse, une certaine subtilité dans son rapport avec les autres et à la société, à son environnement et à lui-même. Sans cette sorte de corset social, sans un certain rapport à la culture patrimoine, c'est-à-dire la culture objectivée, chosifiée, celle des musées, il est difficile de penser qu'on puisse former quelqu'un de cultivé.



Antoine Prost

## Une société d'hommes fiers et libres

■ **J.F.** : Est-ce que les Bourses du Travail se sont revendiquées comme participant de l'éducation populaire ?

■ **A.P.** : Bien sûr. Le terme « populaire » est typiquement un terme du Front Populaire, et s'il s'appelle populaire, c'est parce que nous ne sommes plus dans une logique de classe, mais dans une logique du rassemblement du peuple français contre les 200 familles. Les usurpateurs sont très peu nombreux, il faut faire l'union du peuple français. Ce n'est pas le front ouvrier, c'est le front populaire.

Quand les Bourses du Travail se fondent, c'est avec un projet très humaniste d'éducation militante. Il y a toujours une bibliothèque dans les Bourses du Travail et Pelloutier explique que pour faire une société d'hommes fiers et libres, il faut un violent travail de soi-même sur soi.

Pour être libre, il faut avoir le courage de se former et de se former soi-même ; sans cette éducation intellectuelle et morale, la classe ouvrière ne peut pas s'émanciper. Et c'est sur cette force à la manière des Bourses du Travail que s'appuient « les intellectuels progressistes » qui fondent les Universités Populaires.

---

## Des interlocuteurs valables

■ **J.F.** : Dans l'éducation populaire, on observe trois grands courants.

D'abord le courant laïc républicain, dreyfusard, celui qui va aboutir aux Universités Populaires. C'est l'idée qu'on peut être un intellectuel humaniste (appartenant tous à la bourgeoisie - puisque intellectuels) et vouloir transmettre une partie de cette démarche, de ce savoir, au peuple pour améliorer le fonctionnement démocratique. Et ainsi asseoir le fonctionnement républicain ?



Jean Foucambert

■ **A.P.** : Oui, mais avec une volonté d'émancipation : c'est-à-dire mettre le public des Universités Populaires en mesure de devenir des interlocuteurs valables pour leur patron, pour la bourgeoisie.

■ **J.F.** : Croyez-vous réellement qu'il s'agit d'une émancipation ?

■ **A.P.** : Bien sûr. C'est quand même une conquête de pouvoir. Pour un syndicaliste, s'asseoir à la même table que le patron, c'est une sacrée victoire.

---

## Réguler le conflit

■ **J.F.** : Lorsque vous évoquez la formation d'interlocuteurs valables pour leur patron, je fais le parallèle avec la formation des délégués élèves dans les lycées et les collèges.

■ **A.P.** : Former des délégués élèves c'est tendanciellement leur apprendre à s'organiser contre un mauvais professeur. Ce n'est pas forcément une lutte. Tout conflit n'est pas une lutte. On peut gérer le conflit et le réguler. Alors que dans la lutte, les deux parties disparaissent. Dans la conception de lutte totale, il n'y a pas de compromis ni de paix possibles. C'est la guerre de 14-18 avec ses 8 millions de morts et dans les relations au travail, ou en pédagogie, une telle lutte équivaut à l'exclusion ou à la fermeture. Ce n'est pas nécessairement une voie productive. Même si, dans certains cas, il y a des choses auxquelles on ne peut consentir, pour des raisons de dignité.

---

## Le jeu des catholiques

■ **J.F.** : Après le courant de la bourgeoisie humaniste, on observe aussi un second courant d'éducation populaire, de même origine sociale que le premier, mais d'inspiration chrétienne, avec Marc Sangnier, *le Sillon*, et toute l'équipe qui va devenir le M.R.P.

■ **A.P.** : Oui, ce sont les équipes sociales de Garric et toute l'action catholique avec le travail de formation entre les deux guerres. C'est à la J.A.C. que la paysannerie française

doit d'être ce qu'elle est devenue et l'éducation populaire commence au patronage.

En 1890, l'Église voit bien que les républicains kidnappent l'école, et se demande alors comment former les catholiques s'il n'y a plus l'école pour apprendre les prières et réciter le chapelet. On va donc rechercher des formules éducatives qui soient attractives d'où l'invention de la pédagogie par le jeu.

Sur ce sujet, la contribution du milieu catholique est très bien expliquée dans le livre de l'américaine Laura Lee Downs : *Childhood in the Promised Land : Working-class Movements and the Colonies de Vacances in France, 1880-1960* (novembre 2002), qui expose l'histoire des colonies de vacances avec celle d'Ivry, communiste, de Suresnes, socialiste, et rapporte que les colonies de vacances catholiques et les patronages catholiques antérieurs ont été les principaux lieux d'expérimentation d'une pédagogie nouvelle.

■ **J.F.** : Vous dites d'ailleurs qu'il faut attendre la Libération pour que cette pédagogie se « *naturalise en terre laïque* » ?

■ **A.P.** : Avec, du côté laïque, un sentiment de retard et d'incompréhension sur les raisons de cette capacité, chez les catholiques, à réussir mieux que chez les laïques, la formation de leurs militants. La pédagogie catholique a l'astuce d'organiser les élèves en petits groupes, en patrouilles, de créer les chefs d'équipes, d'encourager la libre initiative. La révolution copernicienne du patronage tient à ce que le jeune vicaire entre dans l'équipe et tape dans le ballon au lieu d'être sur la touche à regarder le jeu.

---

## Désapprendre la soumission

■ **J.F.** : Après le premier courant des républicains, puis celui des catholiques, existe-t-il un troisième courant, qui serait un mouvement interne au monde ouvrier ? en opposition aux deux autres, qui lui sont extérieurs, comme également le courant Université Nouvelle ?

■ **A.P.** : Ce dernier courant l'est moins, parce qu'il s'appuie sur ce qui préexiste dans les Bourses du Travail.

■ **J.F.** : Mais, tout à fait opposé aux deux autres, observe-t-on un mouvement qui se produit de l'intérieur du monde

ouvrier - le mieux placé pour savoir ce dont il a besoin pour s'émanciper ? *L'éducateur prolétarien*, de Célestin Freinet, est bien écrit en ce sens ?

■ **A.P.** : Dans *L'éducateur prolétarien*, c'est l'instituteur qui forme les enfants du peuple, les enfants du prolétariat à partir de la logique suivante : il n'y a pas de culture de la domination sans culture de la soumission. Donc, pour C. Freinet, si on veut lutter contre la domination, il faut désapprendre la soumission, et, par conséquent, former des élèves qui soient libres. C'est en ce sens qu'il pense son éducation révolutionnaire.

---

## Un courant interne au mouvement ouvrier ?

■ **J.F.** : Ne pensez-vous pas qu'on puisse repérer historiquement une trace de l'existence - peut-être fantasmée - de ce troisième courant, qui serait lié à l'idée suivante : ce que vit le prolétariat lui permet de s'éduquer - ce que dit Marx - et de dépasser les contradictions dans lesquelles s'enferme l'éducation bourgeoise ?

■ **A.P.** : Non, de l'intérieur du monde ouvrier, il n'y a pas de vrai courant.

■ **J.F.** : N'y a-t-il pas une tendance anarcho-syndicaliste qui va aboutir à un syndicat dont sort l'École Émancipée ?

■ **A.P.** : Chez les instituteurs qui s'opposent au modèle de l'école ? Mais quand on regarde les formations organisées par les grands syndicats, on voit une structure de formation qui fait appel en partie aux universitaires. Le Centre Confédéral d'Études Ouvrières de la C.G.T. dans les années 30 est dirigé par un normalien de la rue d'Ulm. On voit aussi un appareil de formation, avec des commissions, des responsables de formation et des gens qui ont une conception de la formation dont la finalité est le renforcement de l'organisation. Donc ce n'est pas un mouvement d'éducation populaire au sens où *Peuple et Culture* l'était.

## Transformer la société

■ **J.F.** : Si on prend l'exemple de Paulo Freire, sa démarche qui lie l'alphabétisation et la conscientisation, vous semble-t-elle celle d'une éducation populaire ?

■ **A.P.** : Oui, très contemporaine, mais dans les conditions d'une société précise. Il y a là des logiques très particulières où le clergé joue un rôle essentiel. La réalité du mouvement d'éducation populaire dans les favelas est spécifique, avec cette idée simple que pour évangéliser, il faut s'adresser aux gens là où ils sont. Et sous le régime de la dictature, l'Église catholique a été relativement épargnée, moins visée que les marxistes.

■ **J.F.** : Pourtant lorsqu'on lit Paulo Freire, on remarque que c'est le pédagogue qui cite le plus souvent Marx, et qu'il est très clair sur le projet de la transformation sociale et des rapports sociaux ; c'est un des rares mouvements aujourd'hui qui porte un projet de transformation sociale. Si l'éducation populaire - ce que ne fait pas l'Éducation nationale - pose clairement la nécessité des transformations sociales, comment aujourd'hui peut-on la penser ? Ici ?

■ **A.P.** : On ne peut comparer la réalité sociale brésilienne et la nôtre. Quand on est en présence d'une situation où les dysfonctionnements sont aussi énormes, on peut avoir un vrai projet de transformation politique et sociale. Nous ne sommes pas dans ce cas ici.

---

## C'était un grand dessein

■ **J.F.** : Si je synthétise, sans vous trahir, l'éducation populaire peut se dater de 1935 à 1947, voire 1950, et maintenant elle est recouverte par l'animation socio-culturelle et par la formation permanente. Aujourd'hui, il survit une nébuleuse d'associations - ou d'organisations si on pense à *Attac* - qui ont une conception extensive de leur mission, et qui, à ce titre, pensent qu'elles ont une fonction d'éducation populaire.

■ **A.P.** : Certes, mais on ne retrouve pas le « punch ». Si vous lisez le manifeste *Peuple et Culture*, vous observerez que c'est un texte décoiffant. C'est la révolution par la culture. Il s'agit de faire la révolution.

Nous vivons une société de la mort des grands desseins. L'éducation populaire, c'était un grand dessein, un grand projet. Aujourd'hui, il reste des activités, mais c'est comme les catholiques qui continuent à aller à la messe mais qui n'attendent plus le retour du Seigneur. Il n'y a pas le souffle, le projet. Ce n'est pas habité par l'esprit.

---

## Et maintenant ?

■ **J.F.** : On partage certainement l'idée qu'elle est un peu triste, cette époque qui a perdu ses grands desseins. Mais essayons de parler prospectivement : d'où peut venir la nécessité de ne pas s'accommoder ? D'où peut venir la ferveur ? La question se pose réellement à l'AFL, qui prépare son congrès sur le thème central de l'éducation populaire, alors que vos propos n'y encouragent guère !

Selon vous, dans quelle direction peut-on travailler ?

■ **A.P.** : Premièrement, rien ne peut advenir en ce sens s'il n'y a pas un nouvel humanisme à l'école. L'invasion par le discours utilitaire commence à l'école, et c'est de l'école qu'il devrait commencer à reculer.

En second lieu, je pense qu'un mouvement d'éducation populaire peut s'organiser autour de projets collectifs réduits, voire individuels, avec des petits groupes, mais je ne vois pas d'avenir à un grand projet fédérateur.

■ **J.F.** : Un grand projet fédérateur serait-il politique ?

■ **A.P.** : Pas évidemment du fait de la déterritorialisation des systèmes politiques. Comment concevoir un projet collectif quand il n'y a plus identité des territoires et des pouvoirs ? Il y aura nécessairement « quelque chose » mais pas cela.

Il faut que l'école change. Et le « quelque chose » n'aura pas du tout la forme du grand mouvement *Peuple et Culture*.

■ **J.F.** : C'est un futur assez flou...

■ **A.P.** : Mais je ne suis pas Madame Soleil !

■ **J.F.** : Le difficile n'est pas la lecture de ce qui serait prédit. On ne connaît le devenir que lorsqu'il est advenu. Ce qui est en question, c'est ce qui est à faire aujourd'hui.

Transcription : Nicole PLÉE ■■■

---

*Voyez comme cette diffusion des œuvres de vos dramaturges et de vos romanciers étend partout ses ravages ; le modeste habitant des campagnes ne sait plus vivre de la vie des champs ; il lui faut d'autres jouissances que celles de sa position.*

(Prêche de carême de l'archevêque de Bordeaux, 1863)